



HAL
open science

À propos du délocutif: une exhibition du commentaire au détriment du commenté

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

Jean Robert Rakotomalala. À propos du délocutif: une exhibition du commentaire au détriment du commenté. 2020. hal-02535745

HAL Id: hal-02535745

<https://hal.science/hal-02535745>

Preprint submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos du délocutif : une exhibition du commentaire au détriment du commenté

RAKOTOMALALA JEAN ROBERT

Résumé

Chez BENVENISTE, le délocutif est la création d'un verbe à partir d'une locution sur la base du déverbatif qui est verbe dérivé d'un autre verbe (emporter > porter) et du dénominatif, verbe dérivé d'un nom (porter > port). Mais la postérité s'est aperçu très vite de la dimension performative de la notion. Cependant, il nous semble que de quelque manière qu'on l'approche, le délocutif est une exhibition du commentaire au détriment du commenté dans un bloc linguistique ou la conversion d'un acte physique en acte de langage. Nous ferons d'abord une présentation de la performativité généralisée à des fins d'élagage, ensuite, une analyse des deux types de délocutifs qui peuvent être fusionnées en un seul : la délocutivité par conversion.

Mots clés : performatif, généralisation, délocutif, résumé, conversion

Abstract

In BENVENISTE, the delocutive is the creation of a verb from a phrase based on the deverb that is a verb derived from another verb and the denominative, a verb derived from a name. But posterity quickly realized the performative dimension of the concept. However, the delocutive in any approach is a reduction of many speech acts into a one, or, the conversion of a physical act into a speech act. We will make a presentation of performativity generalized, and then, we will have a treatment of delocutivity as a conversion of a physical act into a speech act.

Keywords: performative, generalization, speech, summary, conversion

1. LA PERFORMATIVITÉ GÉNÉRALISÉE

On peut attribuer à (AUSTIN J. L., 1970[1962]) la mise à jour de la performativité bien que beaucoup d'autres auteurs, comme (GARDINER, 1989) ou (PEIRCE, 1978), ont tracé leur propre voie.

Dans un premier temps AUSTIN a conclu à l'existence de verbe dont l'énonciation sert à accomplir ce qu'il signifie et non à décrire un état du monde. C'est toute la différence entre (1) et (2) :

1. *Je te promets de venir*

2. *Je travaille la terre*

(1) est performatif parce que son énonciation dans les conditions requises est l'accomplissement de la promesse. Ces conditions sont au nombre de deux : a) le présent de l'indicatif (simple ou conditionnel) qui est le temps éternel de l'énonciation ; b) la première personne de conjugaison (singulier ou pluriel) qui est la seule instance de l'énonciation. C'est pour cette raison que performativité et réflexivité sont une seule et même chose : il n'est pas question avec (1) de faire référence à quelque dénotation extralinguistique pour attester de

sa vérité ou de sa fausseté. (1) est toujours vrai de sa propre énonciation. C'est cela la sui référentialité : une référence à ce que signifie le signe à des fins d'accomplissement d'acte dans et par une énonciation.

Ce qui revient à dire que dans le langage, il n'y a que du langage, la référence extralinguistique n'est qu'un artefact comme le souligne Jean PETITOT en ces termes :

Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeurs signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. (PETITOT, 1981, p. 32)

En d'autres mots, si le langage s'est élevé sur une réalité objective, en même temps, il n'a pas pour fonction exclusive de dire le réel, mais aussi de s'autonomiser de sa propre occasion comme le montrent les différentes créativités littéraires dans lesquelles des *êtres de papiers* – pour reprendre ici cette expression de (BARTHES, 1966, p. 19) – qui marquent leur différence éternelle du monde objectif sont créés par une énonciation mais ne sont pas désignation d'objets du monde.

C'est ainsi que dans le mythe d'Œdipe, la discussion de savoir si le sphinx existe ou pas est une question inutile, cet *être de papier* est créé dans et par une énonciation pour mener des actions qui sont des actes de langage comme poser une énigme. L'affirmation selon laquelle dans le langage il n'y a que du langage n'est pas une simple position théorique contre la dénotation, elle est une propriété du langage qui l'empêche de se confondre à la physique. Ainsi, quand on dit que *la terre est ronde*, l'important est de savoir qu'une affirmation est réalisée et quelles en sont les conséquences au sein du rapport interlocutif.

C'est ainsi que la promesse n'a pas à être vérifiée par la suite si elle est tenue ou non, dès qu'elle a été l'objet d'une énonciation, elle est automatiquement accomplie dans et par cette énonciation. En tout cas, cette idée de vérification *a posteriori* est incompatible avec la notion d'acte de langage car elle brouille la différence entre l'univers linguistique qui relève de l'intelligibilité narrative (RAKOTOMALALA, 2017) et de l'univers extralinguistique qui ressort de la physique.

Cependant, bien que cette autonomie linguistique est constitutive du langage, cela n'empêche pas qu'il existe un autre usage du langage dans lequel il se présente comme une tautologie du réel. C'est pour éviter de plonger dans l'oubli cette fonction dénotative du langage que Catherine KERBRAT-ORIOCCIONI nous fait la remarque quelque peu énervée suivante :

Tout texte réfère, c'est-à-dire renvoie à un monde (pré-construit, ou construit par le texte lui-même) posé hors langage. (KERBRAT-ORECCHIONI, 1982, p. 28)

L'attitude adoptée en sciences du langage revient le plus souvent à choisir puisqu'on ne peut pas tout tenir : pour faire de la syntaxe, il faut écarter le sens et pour faire de la sémantique, il faut mettre entre parenthèses la syntaxe ; il s'ensuit que pour faire de la pragmatique, il faut oublier le sens au profit de la forme. Cela semble correspondre à la célèbre

affirmation de SAUSSURE selon laquelle *la langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982, p. 155). Pour stigmatiser ce problème du renoncement à tout embrasser, René THOM nous apprend que *tout ce qui est rigoureux est insignifiant*. Pourtant, ce n'est pas ainsi que les anciens conçoivent le système signifiant. Pour mémoire, faisons appel à la conception du symbole chez les anciens :

À l'origine, le symbole est un objet coupé en deux, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps. En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leurs liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié. (LEFEVRE, 2018, p. 23)

Ce qui veut dire qu'il est inutile de faire une théorie du renoncement parce qu'une radicalisation de la forme est finalement une visualisation du sens dans la mesure où le signe symbolise sa moitié. Dès lors, dire que la langue est une forme et non une substance revient à assigner à chaque plan du signe une forme et une substance, mais seule la forme est pertinente.

Au niveau de l'expression ou du signifiant, on sait que c'est la forme qui permet d'identifier la lettre « a », par exemple et nullement la matière avec laquelle on écrit cette lettre, a priori, toute matière plus ou moins solide peut faire l'affaire. On peut écrire avec de l'encre, du sable, du bois, de l'argile, etc.

Il en va de même au niveau du contenu ou du signifié, la substance du contenu ou le sens se réalise toujours sous de formes diverses. Cette prégnance de la forme est déjà présente dans la différence entre sens et dénotation chez (FREGE, 1892 [1971]) quand il nous apprend que le même objet peut avoir deux sens différents comme l'atteste l'exemple sophistiqué de l'étoile du soir et de l'étoile du matin qui renvoient à la même chose. Ainsi, pour accomplir une salutation, nous pouvons dire « bonjour », « salut », « comment allez-vous ? », etc.

C'est ce que souligne HJELMSLEV en ces termes :

"Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque." (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

Ce qui nous ramène de plein pied à notre question de départ, le fait que dans le langage, il n'y a que du langage. La théorie performative a pour trame cette autonomie linguistique qui exige le sursis du réel comme sui-réflexivité du langage. La découverte des énoncés performatifs comme étant des énoncés qui accomplissent ce qu'ils signifient échappe justement à la question de la véridiction par ce sursis du réel. Ainsi, dire *je promets* n'est pas se définir en train de promettre, mais c'est littéralement accomplir la promesse via cette énonciation ; c'est cela la sui-référentialité : le langage se réfère à lui-même.

Très longtemps, on a *considéré* (2) (*je travaille la terre*) comme un constatif parce que le travail ne s'accomplit pas dans une énonciation, jusqu'au jour où suite à la publication des verbes parenthétiques (URMSON, 1952), on s'est aperçu que l'idée de phrase indépendante n'est qu'une stratégie heuristique car tout énoncé relève d'une énonciation qui nécessite la

prise en charge par le sujet de l'appareil formel de l'énonciation : l'individu linguistique « je ». De cette manière, (2) est un performatif implicite que l'on peut rendre explicite par reconstruction du verbe parenthétique :

3. *J'affirme que je travaille la terre*

C'est de cette manière que la performativité est étendue à tous les énoncés et que l'on parle de performativité généralisée. Cependant, cette généralisation acceptable théoriquement se heurte à des difficultés dans la pratique parce qu'il est des verbes parenthétiques qui ne peuvent pas être rendus explicites, c'est le cas du verbe « flatter » ou du verbe « injurier » ; on ne peut pas convertir « tu es belle » en performatif explicite « *je te flatte que tu es belle » parce que la flatterie comme acte de langage doit demeurer implicite sous peine de contradiction qui engage le discours dans une direction agonistique. Pareillement, il est hors de question de rendre explicite une injure qui consiste à traiter quelqu'un d'un nom avilissant. On ne peut pas dire : « * je t'insulte que tu es une poule ».

Il nous faut donc une généralisation sans exception pour que la théorie pragmatique honore l'exigence de non contradiction et l'exigence d'exhaustivité du point de vue épistémologique.

2. LA GÉNÉRALISATION SANS EXCEPTION

S'il est admis avec (ECO, 1985[1979]) que la narrativité est au cœur du langage, c'est elle qui lui donne son intelligibilité, la position de (DANESI & PERRON, 1996) va dans le même sens :

La perspective greimassienne de la cognition permet de postuler que le mode narratif du traitement des informations sensorielles et de leur organisation en structures narratives par l'entremise d'un « parcours génératif » constitue un trait fondamental de l'esprit et peut être considéré comme une extension de l'expérience sensorielle dans le domaine de la pensée abstraite. On retiendra que cette théorie est une « théorie intégrée », car elle tente d'expliquer la sémiotique en termes d'un complexe corps / esprit / discours. La signification commence par le corps, est transférée à l'esprit, et finit dans le discours.

Si telle est la place de la narrativité dans le système cognitif ou dans le système de signification, bref dans le langage, elle va permettre de résoudre l'aporie méthodologique de la performativité en inscrivant les actes de langage, et partant, leur évaluation dans une structure narrative dichotomisée en un « avant » et un « après » ; une dimension temporelle qui enregistre la transformation d'état par inversion de situation. Dès lors, il n'est plus nécessaire d'accorder de l'importance au verbe performatif qui peut venir à manquer.

Ainsi, de notre dernier exemple, nous tirons quelques conclusions qui rendent forte l'assise de la pragmatique. D'abord, l'insulte n'a pas le pouvoir de convertir un être humain en une poule. Ce qui prouve que dans le langage, il n'y a que du langage ou, en d'autres mots : *une fois le monde narrativisé, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile.* (RAKOTOMALALA, 2004, p. 11). Ensuite, l'acte de langage dans l'insulte se présente comme la réalisation d'une disjonction de l'insulté des propriétés humaines pour lui adjoindre les qualités propres à l'expression insultante.

On peut de la même manière traiter les autres actes de langage comme l'affirmation. L'affirmation comme acte porte toujours sur une information que l'énonciation conjoint au destinataire qui en est disjoint. C'est pour cette raison que le contenu de l'affirmation déclenche un nouvel acte de langage dérivé qui est plus important que l'affirmation dont il dérive. KERBRAT-ORECCHIONI a une expression heureuse en parlant de « trope illocutoire » pour marquer l'importance de l'illocutoire dérivé par rapport à l'illocutoire source :

(...) « Tu peux me passer le sel ? » peut être considéré comme un trope dans la mesure où l'énoncé signifie bel et bien « Passe-moi le sel », comme en témoignent l'enchaînement, et le fait que les conditions de réussite auxquels est soumis un tel énoncé sont pour l'essentiel celles qui caractérisent la requête, et non celles qui sont propres à la question (en tant que question, l'énoncé est non « relevant » donc susceptible d'échouer) : de même que dans une métaphore, ses conditions de vérité concernent avant tout le sens dérivé, de même en cas de trope illocutoire, ses conditions de réussite sont liées à la valeur dérivée et non point littérale. (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994, p. 59)

Ce qui contribue à focaliser l'attention sur le performatif source et non sur le dérivé résulte de la manière dont AUSTIN met en place la notion de performativité à partir de l'exemple emblématique « promettre » qui ne fait pas apparaître le contenu de la promesse :

For he does promise: the promise here is not even void, though it is given in bad faith. His utterance is perhaps misleading, probably deceitful and doubtless wrong, but it is not a lie or a misstatement. [Car il fait la promesse, la promesse n'est pas ici vide, même si elle est donnée avec une mauvaise foi. Son occurrence est peut être trompeuse, probablement trompeuse et sans doute fautive, mais ce n'est pas un mensonge ou une inexactitude] (AUSTIN J. L., 1962[1955], p. 11)

Avec la disposition narrative, la performativité concerne plus l'acte de langage dérivé que l'acte primaire en s'intéressant au contenu et peut envahir n'importe quelle sémiotique et non seulement les langues naturelles. De ce point de vue, faire une promesse a pour contenu de faire passer le destinataire d'une inquiétude vers une quiétude indépendamment du fait qu'elle sera tenue ou non : ce qui se dessine dans les actes de langage est un schéma narratif comme nous pouvons le constater dans la promesse, en somme les actes de langage sont des *individus linguistiques* selon l'expression de BENVENISTE :

« Or le statut de ces « individus linguistiques » tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel et, si l'on peut dire « semel-natif ». Ils sont engendrés à nouveau chaque fois qu'une énonciation est proférée, et à chaque fois ils désignent à neuf. » (BENVENISTE, 1981[1974], p. 83)

Autrement dit, si la promesse est un acte de langage, c'est parce que dans le rapport interlocutif, elle vise à rassurer une personne inquiète sans que la linguistique, ou plus précisément, la pragmatique soit tenue de procéder à des vérifications *a posteriori* s'il est admis que dans le langage, il n'y a que du langage ; tout comme dans une équation mathématique, il est complètement inutile de vouloir savoir à quoi renvoient les chiffres, l'important est de connaître leur valeur. Ce dernier détour métaphorique nous permet de comprendre que la *sui-référentialité* exigée en pragmatique est la référence aux sens pris dans la logique narrative au détriment de la référence extralinguistique. C'est ce que nous avons appelé ailleurs *fuite du réel extralinguistique* (RAKOTOMALALA, 2004). C'est ce sursis du réel

que AUSTIN cherche à démontrer quand il atteste que même si la promesse est trompeuse, elle ne peut pas être un mensonge ou une inexactitude.

Pour illustrer cette extension, à il n'est que de prendre l'interjection qui à proprement parler n'est pas du langage mais l'expression vocale d'une pulsion qui demeure inchangée dans sa nature. Ainsi, le cri « aïe » est universel et atteste d'un changement d'état sans douleur vers un état de douleur. Il n'existe pourtant pas de verbe performatif en français qui puisse rendre compte de la performativité de ce cri contrairement au malgache qui dispose du verbe « mikaikaika » qui signifie faire le cri « aïe ».

Cependant, il faut constater que le cri « aïe » peut être produit en dehors de toute douleur à des fins de la signifier. Cette dernière remarque nous amène à la délocutivité.

3. LA DÉLOCUTIVITÉ

BENVENISTE à qui nous devons la découverte du verbe délocutif ne l'a jamais associé à la performativité. La généralisation de la performativité implique aussi que le verbe délocutif en énonciation est un acte de langage.

De ce point de vue, il y a un premier type de délocutivité : la réduction de plusieurs actes de langage en un seul.

3.1. LA DÉLOCUTIVITÉ PAR RÉDUCTION

Il faut entendre par délocutivité réduction une sorte de mise en abyme pragmatique au cours de laquelle l'élément mise en abyme reproduit peu ou prou la performativité de l'ensemble. Concrètement, c'est le cas de la formation d'un verbe qui résume un segment linguistique autonome descriptif d'une action. Nous allons reprendre ici un exemple qui a l'avantage d'être déjà traité ailleurs : la formule « je m'excuse » (DUCROT, 1980).

Pour s'excuser, il faut donner les raisons qui permettent de l'être. Un étudiant qui arrive en retard doit expliquer que cela est indépendant de sa volonté et il faut qu'il s'acquitte de la description de ces circonstances indépendantes en disant quelque chose de cette sorte :

« Je m'excuse : il y avait un embouteillage incroyable ». À ce stade, la formule « je m'excuse » est un performatif qui qualifie la suite « il y avait un embouteillage incroyable » non plus comme une simple description d'un état de chose – un acte de langage en soi – mais comme un acte d'excuse. Autrement dit, « je m'excuse » est ici un verbe parenthétique ou un préfixe performatif au même titre que la généralisation de la performativité conduit à interpréter « la terre est ronde » comme performatif par reconduction du verbe parenthétique : « j'affirme que la terre est ronde ».

S'il est impossible de statuer sur une quelconque performativité de certains verbes parenthétiques amputés du noyau qu'ils qualifient, on ne peut pas faire une affirmation en disant tout simplement « j'affirme ». C'est cela la résolution du paradoxe du menteur : le mensonge n'est pas constitué par le simple fait de dire « je mens », il faut adjoindre à ce verbe parenthétique un autre segment linguistique dont il est la qualification, du type : « je mens en disant que la terre est plate ».

En revanche, quand cette amputation ne compromet pas l'intelligibilité de l'acte de langage, on peut conclure à la délocutivité. C'est ainsi que la formule « je m'excuse » s'autonomise et accomplit ce qu'il signifie en dehors du segment linguistique qu'il présente comme « excuse ».

Nous allons utiliser comme test de validité du raisonnement son extension à des formes autres que verbales.

3.2. LA DÉLOCUTIVITÉ GÉNÉRALISÉE

La délocutivité généralisée est un refus, sur le plan théorique, de restreindre la délocutivité à la seule forme verbale bien que cela fût son point d'origine. On ne peut pas refuser à quelqu'un qui dit « toutes mes excuses » d'avoir omis de s'excuser, et encore moins de lui demander où sont ces excuses. La délocutivité de l'expression réside dans le fait qu'elle est sentie comme accomplissant ce qu'il signifie.

Il en est de même dans « prière de fermer la porte » en écriteau sur une porte. La délocutivité est attestée par le fait qu'à la réception, personne ne songe à rechercher la prière en question tout autant que dans « je vous en prie ».

La délocutivité généralisée serait de faible portée s'il s'agit seulement d'une extension vers la nominalisation – au sens linguistique de ce terme –. En partant du principe selon lequel il y a délocutivité à chaque fois qu'une séquence linguistique qui qualifie la performativité d'une autre est produite de manière autonome à des fins d'accomplir plus ou moins cette performativité, on s'aperçoit que de délocutivité en surdélocutivité, elle peut même concerner d'autres sémiotiques non linguistiques. C'est le cas observé avec la salutation.

On peut supputer que le délocutif, conformément au mécanisme d'amputation, a pour origine la conversion d'un acte physique en acte linguistique, s'il est admis que la partie qualifiée est un acte physique en tant qu'acte locutoire comme le prouve la fatigue à force de trop parler. Mais ce que nous voulons démontrer maintenant est que la salutation a pour racine une offrande que commente un discours rituel et la délocutivité intervient quand une séquence de ce discours est produite à fins d'accomplir la performativité du discours dont elle est issue.

On sait que le salut ne peut provenir que d'une divinité à qui l'on doit faire une offrande. La cérémonie d'offrande est un rituel encadré par un discours afin qu'elle ne soit pas comprise comme une obole à une divinité mendicante.

On sait que la célèbre colère de Jésus Christ dans le temple est motivée par l'impossibilité des pauvres d'honorer Dieu par un animal de sacrifice parce que le prêtre sacrificateur taxe l'immolation. Il est évident que cette immolation est une quête de salut parce qu'il est complètement absurde de vouloir donner à Dieu ce qu'il a lui-même créé.

S'il est admis que le salut est une quête de maintien en vie, il implique la double transcendance : la relation avec les divinités et la relation entre humains. Dans la mesure où personne ne peut se suffire à elle-même, la quête de salut ne peut être que l'œuvre d'un prêtre qui intercède en faveur de l'intéressé par le biais d'une immolation.

Mais comme il est impossible d'immoler quotidiennement, dès lors dans la transcendance horizontale, il suffit de produire le discours rituel pour accomplir cette quête. Cependant, il est également fastidieux de tenir un long discours à chaque rencontre ou chaque séparation, exception faite des cérémonies proprement dites ; il suffit alors de dire « comment allez-vous ? » pour accomplir la salutation. Cette interrogation est délocutive. On peut aussi produire le commentaire sans le commenté pour réaliser un délocutif comme dans « je vous salue ».

Ensuite, on peut interjeter tout simplement « salut ». À partir de cette interjection, on peut avoir d'autres qui relèvent de la surdélocutivité car n'importe quel signe peut intervenir non plus dans une quête de salut mais tout simplement comme reconnaissance de l'autre dans la même transcendance horizontale.

Puis vient le salut militaire qui relève de la proxémique et non plus du verbal, de là dérive les différentes sémiotiques comme le hochement de tête, un petit sourire, le chapeau enlevé de quelques secondes, etc. qui valent comme salutation. Enfin, il faut signaler que la boisson alcoolique est l'occasion d'empoisonnement par excellence à tel point qu'il est devenu rituel de se souhaiter le salut avant de boire.

À l'origine, il s'agit mêler le breuvage en versant une partie du contenu d'un verre dans l'autre et inversement, puis l'habitude est prise d'entrechoquer les verres en guise de souhait de salut. Ensuite, on reproduit sous forme onomatopéique le bruit des verres s'entrechoquant pour se souhaiter le salut : « tchin, tchin » ; lit-on dans les bandes dessinées.

Revenons maintenant au cri « aie » à l'origine de cette réflexion. Tant que ce cri est produit à titre de simple interjection, il est tout simplement performatif, mais à partir du moment où il est produit en dehors de toute situation de douleur, il vise la modification du rapport interlocutif et ne commente plus rien, mais s'exhibe comme commentaire, il est délocutif. C'est cela le principe d'amputation du délocutif. Dans « aie, tu me fais mal », on peut considérer que le segment « tu me fais mal » est ce qui justifie la production de l'interjection en commentaire.

Toliara, le 26 mars 2020

TRAVAUX CITÉS

AUSTIN, J. L. (1962[1955]). *How to do things with words*. Oxford: Oxford at the Clarendon Press.

AUSTIN, J. L. (1970[1962]). *Quand dire, c'est faire*. Paris: Seuil.

BARTHES, R. (1966). *Introduction à l'analyse structurale des récits*. Paris: Seuil.

BENVENISTE, E. (1981[1974]). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.

DANESI, D., & PERRON, P. (1996). *Sémiotique et Sciences cognitives*. Récupéré sur Zotero: <http://www.chass.utoronto.ca/french/as-sa/ASSA-No1/PPMD1/html>

- DUCROT, O. (1980). Analyses pragmatiques. Dans O. DUCROT, J.-C. ANSCOMBRE, B. CORNULIER, NEF, Frédéric, F. RECANATI, . . . J. VERSCHUEREN, *Les Actes du discours* (pp. 11-60). Paris: Larousse.
- ECO, U. (1985[1979]). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes littéraires*. Paris: Grasset.
- FREGE, G. (1892 [1971]). Sens et dénotation. Dans C. IMBERT, *Ecrits logiques et philosophiques* (pp. 102-106). Paris: Seuil.
- GARDINER, A. H. (1989). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Lille: Presses Universitaires de Lille.
- HJLEMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980). *L'énonciation, De la subjectivité dans le langage*. Paris: Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1982). LE tetxte littéraire: non-référence, auto-référence, ou référence fictionnelle. *Texte, 1*.
- LEFEVRE, C. (2018). *Le cheminement de la science, onsidérations d'ordre épistémologique et spirituel* . Lulu.com.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (G. DELEDALLE, Trad.) Paris: seuil.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la véridiction*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2004). *Trace narrative de l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique: exemple du français et du malgache*. Récupéré sur Hal: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-01238655/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2017, Août 27). *Pour introduire à la pragmatique*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01577641/document>
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- URMSON, J. O. (1952, Octobre 1er). Parenthetical verbs. *Mind, Oxford University Press*, pp. 480-496.